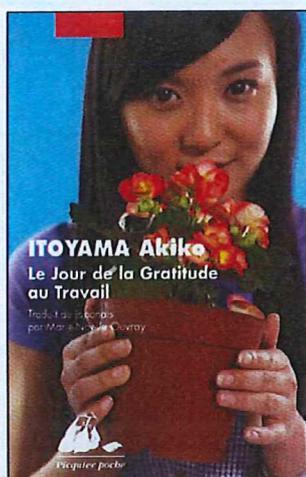


Le Jour de la Gratitude au Travail



Ce livre réunit deux récits mordants sur le monde du travail au Japon, vu du côté féminin. L'auteure a l'art de repérer le détail qui, soudain, bouleverse la perspective. La banale réalité professionnelle se colore alors d'une délicieuse touche imprévisible et excentrique. Un petit trésor d'ironie!

Le Jour de la Gratitude au Travail, ItoYama Akiko, traduit du japonais par Marie-Noëlle Ouvray, Picquier Poche 2010. 128 p., 5,50 eur.
© 2010, Éditions Philippe Picquier pour l'édition de poche.

Le Jour de la Gratitude au Travail, qu'est-ce que vous voulez qu'il me fasse, c'est un jour comme les autres pour les sans-emploi. Ou alors vous allez peut-être me dire de remercier humblement la société? Faut pas pousser, moi aussi j'ai bossé longtemps et les impôts, c'est pas avec le dos de la cuillère qu'on s'est servi non plus. Les allocations chômage auxquelles vous avez droit en fonction du travail passé, par contre, elles sont si faibles et durent si peu de temps que c'est à vous donner envie de hurler. Bien sûr, je suis reconnaissante à ma mère de me laisser habiter avec elle. Et ça m'agace de ne pas pouvoir lui verser cinquante mille yens par mois (ce qui n'est déjà pas terrible auprès de ce que me coûteraient mon logement et mes repas si je vivais seule) comme au temps où je travaillais. Je n'ai plus que deux mois d'allocations à toucher et rien ne me garantit que je retrouverai un emploi entre-temps.

Le trottoir de la rue Shimonuma, c'est le jardin de chez Mme Hasegawa. Autrefois, c'était une maison individuelle ordinaire mais depuis que son fils et sa femme l'ont transformée en ouvrant une supérette, le jardin a disparu. J'ai l'impression que Mme Hasegawa passe plus de temps sur le trottoir devant la supérette que chez elle avec l'autel bouddhique de son mari. C'est que je la vois toujours là. Comme j'habite derrière, je ne peux aller nulle part sans tomber sur elle et la saluer. Pareil ce jour-là, il y a trois semaines de ça.

Devant les jardinières de polystyrène alignées en rang d'oignons le long de la balustrade, Mme Hasegawa, qui est plutôt grande pour une femme de sa génération, était pliée en deux à leur verser de l'eau avec un antique arrosoir de fer-blanc. Elle l'a posé par terre dès qu'elle m'a aperçue et m'a fait un grand sourire.

— Ma petite Kyôko, comment te sens-tu?

Nous avons beau nous croiser tous les jours, c'est chaque fois le même topo. Puisque je vous dis que je suis guérie!

— Tout à fait remise, merci.

À ma réponse habituelle, Mme Hasegawa a discrètement lissé le biais des poches de son tablier d'un air satisfait. Je me disposais à partir avec une excuse polie quand elle m'a saisie par le bras.

— Tiens, au fait, je pensais vous rendre visite et en parler d'abord à ta maman mais tu tombes à pic, entre donc un moment.

Mme Hasegawa et ma mère, peut-être à cause de leur veuvage commun, s'entendent soudainement très bien, ces derniers temps. La différence entre elles, c'est que Mme Hasegawa mène une retraite confortable, elle a même des petits-enfants, tandis que ma mère continue son travail de traduction avec sur les bras une fille toujours pas casée et au chômage.

Comme j'allais juste à la librairie, j'avais du temps devant moi et je suis donc entrée docilement chez Mme Hasegawa. Au rez-de-chaussée, c'est la supérette, on monte par un escalier extérieur jusqu'à l'étage où se trouve la porte d'entrée

là c'est la partie habitation. Je me suis dirigée vers la pièce de l'autel bouddhique, mais :

— Nous serons mieux dans celle-ci, a-t-elle dit en me faisant passer dans la salle à manger.

Elle sentait les conserves à la sauce de soja. En attendant le thé, je regardais les carreaux jaunes 10 x 10 passés de mode posés derrière l'évier.

Dire que Mme Hasegawa m'a sauvé la vie serait exagéré mais j'ai quand même bel et bien une dette envers elle. Il y a deux mois, je passais à vélo sur le trottoir devant chez elle quand j'ai été heurtée par une voiture qui a débouché d'une ruelle sans marquer l'arrêt. Elle roulait à faible vitesse mais moi, je filais à toute allure vers la banque en face : d'après Mme Hasegawa, témoin de la collision, il paraît que j'ai fait un vol plané avant de chuter sur la chaussée. Le conducteur était une jeune fille de tout juste dix-neuf ans au volant de l'Audi 4 de son père. Et devant cet être humain qui venait d'être renversé et gisait par terre à ses pieds en train de perdre du sang, la gamine restait plantée là à pleurnicher et c'est Mme Hasegawa qui, pendant ce temps-là, s'est chargée de tout : appeler une ambulance, alerter la police et même prévenir chez moi. Une côte fêlée et sept points de suture près de l'œil, le bilan n'était pas trop grave mais quand même, j'avais la figure éraflée avant d'avoir trouvé mari. Cicatrice ou pas, quand on est belle, on le reste, mais je ne suis pas si belle que je puisse le prendre de haut, ni si moche que vu la calamité de ma tête au départ, j'en prenne mon parti d'un OK pas de problème. Dans les deux cas, Mme Hasegawa reste ma bienfaitrice.

— C'est un cadeau que j'ai reçu mais goûte, c'est plutôt fameux.

Mme Hasegawa a sorti un millefeuille écoeurant de douceur et j'ai mis du lait dans mon thé tout en me demandant ce qu'elle pouvait avoir à me dire, peut-être du travail à me proposer, ç'aurait été génial. J'ai glissé un œil du côté de la pièce où se trouvait l'autel clinquant de dorures et si finement décoré que c'était à se demander comment on le nettoyait. Je ne sais pas à quelle secte bouddhiste il renvoie. C'est un autel de grand luxe acheté à la mort de son mari il y a pas mal d'années et payé avec l'argent de l'assurance. En fait, je ne me rappelle pas bien à quoi ressemblait M. Hasegawa.

— Ma petite Kyôko, ça te fait déjà trente-six ans, non ?

— Oui, c'est exact...

— Tu n'as pas l'intention de te marier ?

Les gens sont bien aimables de poser la question comme ça, mais ce n'est pas avec des intentions et des principes personnels que la Terre tourne, figurez-vous.

— Si, mais le mariage, c'est l'affaire du destin.

Chômeuse et sans petit ami, je me marie, et c'est la sécurité de l'emploi assurée. Vous avez vu jouer ça où ? Mme Hasegawa s'est frotté les mains pour annoncer, une octave plus haut :

— Justement, le voilà, le destin !

Hou là là, je me suis dit, mais pas moyen de m'enfuir sans demander mon reste.

— Je connais quelqu'un de très bien, a continué Mme Hasegawa, la mine réjouie au possible. Pour te dire, c'est vraiment un excellent fils et un homme remarquable. Il travaille pour la compagnie Japan East, il a deux ans de plus que toi, je crois, puisqu'il a dit qu'il aurait trente-huit ans cette année. Et en plus, il sort de la même université que toi.

Mme Hasegawa s'était changée en vieille marieuse. C'est une connaissance de son fils gérant de la supérette, il paraît. J'aurais bien voulu lui demander s'il était planant physiquement mais je me suis retenue.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Nobeyama Kiyoshi.

Nobeyama, Nobeyama Kyôko, ça ne sonne ni bien ni mal. Ça ne change pas beaucoup de Torigai Kyôko. Mais l'inscription "Kyôko et Kiyoshi" sur un gâteau de mariage m'est venue inopinément en tête et m'a donné mal au cœur. ■

“Chômeuse et sans petit ami, je me marie, et c'est la sécurité de l'emploi assurée. Vous avez vu jouer ça où?”